

Cris et enchantement

Liberation, 28 mrt 09, René Solis

Quel choc! D'Ivo Van Hove, déjà invité à Créteil, on avait vu au dernier festival d'Avignon une trilogie shakespearienne (Coriolan, Jules César, Antoine et Cléopâtre) où l'inventivité du dispositif scénique – avec les spectateurs présents sur le plateau – était relayée par un travail dramaturgique et des acteurs remarquables.

Jeune femme

Cries and Whispers (Cris et Chuchotements), encore visible ce samedi au festival Exit de Créteil, concentre et amplifie tout cela. On y retrouve le talent d'Ivo Van Hove et des acteurs du Toneelgroep Amsterdam pour dilater ou contracter le temps sur un plateau transformé en organe mécanique, pareil à un cœur artificiel qui s'affole ou ralentit selon les heures.

Organique, le spectacle l'est au sens le plus trivial. Sur son lit de malade, une jeune femme agonise sous l'objectif d'une caméra. Rien n'est épargné de la souillure des draps et de la chemise de nuit, ni de ses gestes fantomatiques quand elle se lève pour s'asseoir sur le sceau hygiénique. C'est l'heure du vomi, du sang, de la merde, de l'urine quand le corps lâche, mais la vie s'accroche encore un peu.

Pour le public, l'ultraréalisme de ces images et leur insupportable crudité ne sont tenables que parce que l'on peut s'en détacher. D'autres éléments sur le plateau - cloisons vitrées, meubles, matériel de télévision, table de cuisine dans le fond - attirent le regard. On n'est pas forcé d'être au chevet de la malade. D'ailleurs, les femmes qui habitent la maison et se relaient près du lit poursuivent aussi d'autres activités, laissent une place à l'indifférence.

Adaptant Cris et Chuchotements, le film de Ingmar Bergman, Ivo van Hove en garde l'essentiel: le huis clos, la violence des rapports entre les sœurs, la froideur de Maria, la dureté de Karin, la médiocrité ou la veulerie des maris et la douceur d'Anna, la servante qui aide Agnès. Tout est là, la maladie, la mort, la terreur, les souvenirs qui déchirent et quelquefois apaisent. Tout est là comme concentré, débarrassé de tout esthétisme, brutalement transféré de la fin du XIXe siècle à aujourd'hui et maintenant.

Cauchemar

Mais rien n'est asséné, imposé, expliqué. Traversée de convulsions, la pièce avance avec sérénité, à l'image de cette longue accalmie, au milieu du spectacle, où acteurs et techniciens nettoient et déménagent très doucement la chambre de la morte. Le cauchemar reprend, bien sûr.

La force des séquences qui se succèdent traverse littéralement le corps des acteurs, les met à nu avec une violence et une délicatesse qui bouleversent.